



*Les aventures et découvertes
d'un petit garçon...*

Les beaux textes choisis par Loulou

L'AUMÔNE

justice et charité.



Anatole France
(Monsieur Bergeret à Paris)
mise en forme Christian Raiteux



C'était le premier jour de l'an. Par les rues blondes d'une boue fraîche, entre deux averses, monsieur Bergeret et sa fille Pauline allaient porter leurs souhaits à une tante maternelle qui vivait encore, mais pour elle seule et un peu, elle habitait dans la rue Rousselet un petit logis, sur un potager, dans le son des cloches conventuelles. Pauline était joyeuse sans raison et seulement parce que ces jours de fête, qui marquent le cours du temps, lui rendaient plus sensibles les progrès charmants de sa jeunesse.

Monsieur Bergeret gardait, en ce jour solennel, son indulgence, coutumière, n'attendant plus grand bien des hommes et de la vie, mais sachant, comme monsieur fagon -médecin de Louis XIV-, qu'il faut beaucoup pardonner à la nature. Le long des voies, les mendiants, dressés comme des candélabres ou étalés comme des reposeurs, faisaient l'ornement de cette fête sociale. Ils étaient tous venus parer les quartiers bourgeois, nos pauvres... Mais, subissant l'effacement universel des caractères et se conformant à la médiocrité générale des mœurs, ils n'étaient pas, comme aux âges du grand

Coesre, des difformités horribles et des plaies émouvantes. Ils n'entouraient point de linges sanglants leurs membres mutilés. Ils étaient simples, ils n'affectaient que des infirmités supportables. L'un d'eux suivit assez longtemps monsieur Bergeret en clochant du pied, et toutefois d'un pas agile. Puis il s'arrêta et se remit en lampadaire au bord du trottoir.

Après quoi monsieur Bergeret dit à sa fille :

– je viens de commettre une mauvaise action : je viens de faire l'aumône. En donnant un sou à Clopinel, j'ai goûté la joie honteuse d'humilier mon semblable, j'ai consenti le pacte odieux, qui assure au fort sa puissance et au faible sa faiblesse. J'ai scellé de mon sceau l'antique iniquité et contribué à ce que cet homme n'eût qu'une moitié d'âme.

– Tu as fait tout cela, papa ? demanda Pauline incrédule.

– Presque tout cela, répondit monsieur Bergeret. J'ai vendu à mon frère Clopinel de la fraternité à faux poids. Je me suis humilié en l'humiliant. Car l'aumône avilit également celui qui la reçoit et celui qui la fait. J'ai mal agi.

– Je ne crois pas, dit Pauline.

– Tu ne le crois pas, répondit monsieur Bergeret, parce que tu n’as pas de philosophie et que tu ne sais pas tirer d’une action innocente en apparence les conséquences infinies qu’elle porte en elle. Ce Clopinel m’a induit en aumône. Je n’ai pu résister à l’importunité de sa voix de plainte. J’ai plaint son maigre cou sans linge, ses genoux que le pantalon, tendu et pas un trop long ont usage, rend tristement pareils aux genoux d’un chameau, ses pieds au bout desquelles les souliers vont le bec ouvert comme un couple de canard. Séducteur ! O. dangereux Clopinel ! Clopinel délicieux ! Par toi, mon sou produit un peu de bassesse, un peu de honte. Par toi, j’ai constitué avec un sou une parcelle de mal et de laideur. En te communiquant ce petit signe de la richesse et de la puissance, je t’ai fait capitaliste avec ironie et convié sans honneur au banquet de la société. Et aussitôt, j’ai senti que j’étais un puissant de ce monde, au regard de toi, un riche prêt de toi, doux Clopinel, mendigot exquis, flatteur ! Je me suis réjoui, je me suis enorgueilli, je me suis complu dans mon opulence et ma grandeur...

Exécrable pratique de l'aumône ! Pitié barbare de l'élémosyne – c'est le nom en grec de l'aumône – ! Antique erreur du bourgeois donnant un sou, et pense faire le bien, et croit qu'il est envers tous ses frères par le plus misérable, le plus gauche, le plus ridicule, le plus sot, le plus pauvre acte de tous ceux qui peuvent être accomplis en vue d'une meilleure répartition des richesses. Cette coutume de faire l'aumône est contraire à la bienfaisance et en horreur à la charité.

– C'est vrai ? demanda Pauline avec bonne volonté.

– L'aumône, poursuivit monsieur Bergeret, n'est pas plus comparable à la bienfaisance que la grimace d'un singe ne ressemble au sourire de la Joconde. La bienfaisance est ingénieuse autant que l'aumône est inepte. Elle est vigilante, elle proportionne son effort au besoin. C'est précisément ce que je n'ai point fait à l'endroit de mon frère Clopinel. Le nom seul de bienfaisance éveillait les plus douces idées dans les âmes sensibles, au siècle des philosophes, on croyait que ce nom avait été créé par le bon abbé Saint-

Pierre. Mais il est plus ancien et se trouve déjà dans le vieux Balzac. Au 16e c'est qu'on disait «bénéficence». C'est le même mot. J'avoue que je ne retrouve pas à ce mot de bienfaisance sa beauté première ; il m'a été gâté par les pharisiens, qui l'ont trop employé.